

HISTOIRE FANTASTIQUE

Le pain des pauvres hères© par Mme Josyane JOYCE

Oyez bonnes gens, oyez gentes Dames et Verts galants, oyez jouvenceaux et jouvencelles que je vous conte cette histoire étonnante, sortie toute droite de mon imagination féconde.

(D'après la légende de Sainte Germaine de Pibrac – (agglomération toulousaine).

Manon, joyeusement, traverse le pré fleuri qui sent bon le printemps. Le ciel est d'un bleu d'azur, l'air est léger et de ravissants petits papillons commencent leur danse légère autour des fleurs des champs. Le tapis de fleurs multicolore est enchanteur et le cœur devient léger lorsque l'on contemple la campagne en cette fin de juin 800. Bientôt le roi Charlemagne sera couronné Empereur... Grâce à lui, il n'y a plus trop d'incursions sauvages des Vikings et la vie apparaît plus douce dans le pays d'Oil (France en devenir). Mais cette histoire se déroule en Occitanie, où Guillaume de Gélonne est le Comte de Toulouse. Pour l'instant... la mort fauche si vite!

Manon cueille quelques fleurs blanches des champs. Il y en a tant et tant qu'elle en remplit sans peine aucune, son joli tablier. De celui-ci monte un parfum champêtre qui grise un peu la tête et le cœur. Les fleurs odorantes qu'elle cueille ici, sont pour mettre dans ses sabots, car Manon est coquette. Et, cette-fois-ci, Manon a décidé de ne cueillir que les fleurs blanches. Parfois, elle choisit les fleurs jaunes ou bien les rouges. C'est sa petite coquetterie et Jehan, son cousin, parfois se gausse de ses petites manies. Mais, elle n'en a cure. Manon est une fille libre et rebelle!

C'est une heureuse enfant dans son foyer paysan. On n'est pas riche, non, ne le croyez pas. Mais, ses parents, sa famille possèdent une belle ferme à la terre bien grasse qui donne suffisamment de force aux légumes, céréales et racines diverses afin qu'elles soient belles et bonnes à manger; les volailles dodues donnent leurs bons œufs que les servantes de maman récupèrent pour faire galettes et brouillades; une multitude d'oies grises de Toulouse qui cancanent à qui mieux mieux, se battent en s'effarouchant mutuellement dans la cour de terre battue. Savent-t-elles qu'elles finiront un jour où l'autre, suspendues dans la cheminée, par le bec et le curou, au-dessus d'un feu nourri qui va les rôtir délicieusement? Je ne le crois pas, si les oies savaient cela, elles seraient plus sereines et honorées d'être choisies pour la préparation de ce foie gras, ce met délicieux qui donnent un avant-goût du bonheur. Les beaux morceaux bien dodus finissent dans la marmite du cassoulet. Même, l'Empereur ne sait encore en trouver sur sa table! Incroyable, n'est-ce pas? En pays d'Oil, ils ne connaissent pas encore ce prodige de notre gastronomie locale millénaire.

Bardou, l'âne gris mâche paisiblement l'herbe verte nouvelle et deux ou trois moutons peureux s'ébattent en bêlant à qui mieux mieux, autour de lui. Plus loin, dans un champ fermé, cinq vaches grasses aux pis bien gonflés de lait, ruminent paisiblement en attendant la traite.

C'est un jour calme et tranquille du printemps occitan; la nourriture est suffisante pour toute la grande famille, réunie le soir autour des coffres de chêne noir. Les plus jeunes ont des joues bien rebondies, des tabliers propres; Messire père est de bonne humeur; il a encore quelques miettes du pain noir dans sa barbe, avalé ce matin, avant d'aller aux champs, qu'aucun de ses enfants, gendres et brus n'osent lui faire remarquer. La cuisine, lieu du paradis, de maman sent bien fort et bien bon. Quelques années de bonheur sont bonnes à partager entre toute la famille. Grâce à l'armée du Comte de Toulouse qui veille au grain et protège ses ouailles.

La petite demoiselle de 13 ans zigzague entre les buissons, évite les chênes majestueux. Elle musarde, mais reste cependant aux aguets. Il faut éviter les rencontres incongrues ou dangereuses. Elle se dirige vers la rivière d'eau claire qui borde la terre d'En-Bas; elle a soif sous le chaud soleil et se dit qu'une bonne lampée d'eau fraîche lui conviendra parfaitement pour mouiller ses lèvres sèches.

Manon est une jolie brunette à la peau blanche et aux tresses noires bien serrées. Ses cheveux fous sont enfouis et dressés par un bonnet de tissu presque fin et gris, que l'on attache avec deux longs liens sous le menton. Elle porte un long sarrau d'une couleur ocre semblable à celle de la terre des terres lauragaises; c'est un tissu assez épais, mélange de lin et de laine de mouton, à la trame irrégulière, et l'on voit bien qu'il est fait-maison sur le vieux métier à tisser de la famille, mené de main de maître par Isabeau sa grande sœur aînée à qui l'habillement des habitants de la ferme En Poulit (occitan: Belle ou beau) est dévolu. Une vieille tante file la laine des moutons qu'elle étire longuement et patiemment afin d'éviter qu'il ne casse. On reconnaît la bonne fileuse à la qualité de son fil et Griselda se fait honneur de bien faire... pour épater la galerie des autres filles et femmes de la ferme.

La chasuble de la jeune fille est raide descend jusqu'aux chevilles et ses pieds sont chaussés de sabots en peuplier noir, dont le bois est réputé moins glissant mais qui, cependant agressent sa peau fine; ainsi, à la fin de la journée, ils lui mettent les pieds en sang. Malgré tous les efforts de Pons, le mari de Mahaut, la puînée, qui veille à bien gratter et lisser au racloir -en fait c'est un morceau d'une vieille faux- le bois de ses sabots, pour éviter toutes les éraflures, Manon souffre toujours de ses pieds mignons si fragiles. Les autres membres de la famille ont des pieds totalement encalés.... la corne est dure et épaissie depuis toujours et ils résistent sans peine aux raideurs tuméfiantes du bois. Seule Manon souffre constamment d'ecchymoses et de petites plaies, causées par la dureté du bois.

Tout les gens de la ferme garnissent leurs sabots de foin, de pailles tressées qui entourent le pied, en hiver, ou choisissent les feuilles plus aérées de fougère, en été. Manon utilise cette fougère bien sûr, en la parfumant de fleurs et de substances végétales odorantes dont elle connaît tous les secrets confiés pas sa Ménine. Le sabot tient le pied à l'abri de l'eau à faible hauteur, de la boue, du fumier ou de la neige (de faible couche) et il n'y a pas d'autres chaussures à utiliser quand on est un paysan. Quand il y a trop de neige, on évite de sortir car le sabot s'enlise et on finit par le perdre. Pour se donner du courage lorsque ses pieds l'inquiètent dans la soirée, Manon chante une chanson traditionnelle répandue dans toute l'Occitanie, *los esclòps* (*Quan te costèran (ter) los esclòps, Quant èran (ter) naus* — combien te coûtèrent tes sabots quand ils étaient neufs).

C'est sa Ménine (grand-mère) qui la lui a appris avant qu'elle ne s'éteigne un jour, brusquement dans son lit, comme chandelle meurt sur un coup de vent d'autan. Elle se souvient sans peine de Ménine, si petite et ratatinée par les années, si noire par son visage tanné du soleil du Midi, avec son grand chapeau de paille tressée, serré d'un large ruban noir pour que le vent d'autan ne lui emporte pas.

Maintenant, le chapeau est passé à sa maman Sénégonde qui a le même prénom que la Comtesse de Toulouse, un prénom à la mode d'il y a quelques temps. Ménine lui a donné ce prénom de fille de riches en disant à toute la maisonnée: "elle ne sera jamais riche mais, au moins, elle en aura le prénom!". Parfois, quand le cœur de l'une ou de l'autre est gros, on ressort cette affirmation de l'ancienne et tout le monde rit à gorge déployée, pour masquer la tristesse et la fatigue des corps épuisés par le labeur des champs.

Pas très loin, derrière les broussailles, il y a la petite rivière à l'eau calme et claire. L'eau fraîche et tentante, chante comme pour l'appeler. Manon a bien besoin de s'hydrater et se revitaliser après sa ballade sous le chaud soleil.

Elle est assoiffée par ces premières chaleurs du printemps finissant. L'eau l'appelle et l'attire de ses doux clapotis. Manon, peu à peu s'en approche, tenant toujours à deux mains son tablier empli des fleurs du printemps. Au loin sonne sexte et le jour peu à peu s'affadi.

La jeune fille se rapproche de la rivière et entend des voix. Elle se fige soudain, craignant un danger et s'approche doucement, tentant de ne pas se faire remarquer. Il faut toujours se méfier des inconnus dans ces temps ensauvagés. Elle aperçoit une assemblée de cinq à six personnes, terrées et serrées les unes contre les autres; deux sont grands et entourent des petits, tous dépenaillés, hirsutes et sales. Leurs vêtements sont des guenilles trouées qui, l'hiver ne doit pas les protéger de la morsure du froid et de la glace.

Tous semblent courbés et comme ratatinés sous le poids d'une extrême misère qui les entraîne inéluctablement vers la terre. La peau, des visages amaigris, semble cuite et recuite par le vent d'autan et la terrifiante morsure du soleil d'été occitan. Les enfants, chacun l'autre, plongent leur main dans l'eau vivifiante et boivent comme ils peuvent, l'eau qui fuit entre leurs doigts maigres. Quelle misère, songe Manon.

Une fillette, genre sylphide aérienne, très maigre et légère comme bulle, fait l'effort de se relever pour ramasser quelques fleurs éparpillées à proximité de la rivière. Elle les serre et ramène en un mince bouquet coincé entre ses mains tremblantes mal lavées. Elle les respire puis les pose près d'elle, inutile beauté de la vie qui peu à peu se meurt. La fille semblait crier son malheur de tout son corps efflanqué. Là dans l'herbe, égaré, abandonné, le bouquet s'étiole doucement, mourant sous les dernières heures du jour qui se chauffe des derniers traits du soleil printanier, prémices d'un ardent été occitan.

Près des deux adultes, à terre, se trouvent deux maigres baluchons entravés dans un bâton noueux. Manon se dit qu'ils doivent contenir le peu de biens de la famille. Ils n'ont pas de sabots mais leurs pieds sont entourés de chiffons sales attachés comme ils ont pu le faire. La femme a les cheveux longs et entremêlés, sales d'apparence dont l'aspect ferait frémir de dégoût une dame de la Cour Comtale; elle porte une infâme toge grisâtre qui laisse voir ses jambes et chevilles, crasseuses et lézardées d'énormes veines noires d'un sang qui semble putréfié.

Elle marche en chaloupant du bassin, comme détruite par le vent du Nord qui étrangle tout l'hiver les êtres affaiblis. Mais quel âge peut-elle avoir? Manon ne le saura jamais, le manque de nourriture, le froid qui s'insinue par tous les haillons, le puissant soleil du midi qui ravine les visages, les font paraître très vieux. La misère vous rend sans âge mais ils n'ont pas trente ans.

Le mari a laissé la barbe envahir le visage... il n'est guère de mot pour définir sa misérable mise et mes lèvres seront coites sur l'indignité de ses guenilles; il est le seul à parler, d'une voix fatiguée, atone, presque mourante... les autres n'en n'ont plus la force; sa bouche laisse voir de maigres chicots noirs et branlants.

La scène est émouvante, ils n'ont plus d'âge, ils se confondent avec la terre tant ils sont gris et sales. Ils sont fatigués, épuisés et maigres, si maigres, mieux à dire: cadavériques à faire peur. A faire pâlir de honte toute la cour du roi. A faire pleurer Jésus de honte sur sa croix. A faire pleurer à Madame Marie toutes les larmes de son corps. Manon est horrifiée par cette vision: jamais n'a-t-elle imaginé que l'on puisse se trouver dans une si désastreuse situation.

Elle les regarde, tristement éprouvée et ses yeux se mouillent lentement et elle pleure de tristesse en regardant ces pauvres gens havres et abandonnés des hommes et des cieux. La compassion la submerge toute entière. Elle en aurait presque une nausée et doit pourtant clore sa bouche.

Elle pense fort, elle prie intérieurement, la pauvre attristée, bien seulette et cachée derrière son arbre: "Messire mon Dieu, Père du Ciel, pourquoi as-tu abandonné ces pauvres gens? Que n'ont-ils point maigre pitance à se mettre sous la dent? Oh, Père Eternel, pourquoi cette souffrance pour tes enfants?".

Elle avait entendu raconter bien des drames, au cours des repas de la famille, au moment où les petits de son âge n'ont pas droit à la parole. Les "grands" parlaient de la grande misère persistante dans tout le royaume. Tant de hordes sauvages avaient anciennement ravagés notre belle terre de France et avaient laissé le bon peuple exsangue et mourant de faim. Mais, comment imaginer que cela puisse être ainsi? elle était affreusement touchée en son cœur et en son âme confiante de petite fille bien nourrie et bien vêtue. Quelle pitié! Combien étaient-ils à errer dans les contrées de toute l'Occitanie ou dans les terres de tout le pays françois? Mais, que puis-je faire pour eux? se dit-elle sans trouver la réponse.

Manon, est une jeune fille intelligente, elle comprend qu'elle ne peut, hélas, venir en aide à une seule famille, aussi désastreux et émouvant que soit son apanage... Tant d'autres miséreux, s'ils l'apprenaient, viendraient quémander, supplier d'avoir pitance, de quoi ne pas mourir de faim, d'avoir en pitié leurs tout-petits. Pitié, compassion et commisération pour le peuple de Dieu, réclameraient-ils! La prudence commande de protéger sa famille qui, par chance dispose de la nourriture quotidienne nécessaire. Elle reste-là, penaude, impuissante, presque malade tant cette scène édifiante lui tort le cœur. Que faire, pourtant? D'ordinaire, elle était plus prompte que cela à aider l'autre.

Le groupe épuisé des pauvres gens affligés, reste affalé sur la berge ombreuse de la rivière dansante et joyeuse. Insouciance de la nature verte et rieuse devant la poignante misère humaine! Il compose un tableau hiératique, presque irréel à l'entendement. Les larmes coulent silencieusement sur les joues de Manon... "non, non, je ne puis rien faire... je dois les laisser aller leur chemin"... elle pleure, elle prie intérieurement.

Impuissance. Il faut laisser, partir doucement sans bruit... elle s'en détourne et s'en va, doucement, la tête courbée, revenant au logis familial, mesurant sa chance et leur bonheur de ne point manquer de quoi se sustenter de bonne façon. Voilà que...

Elle entend, de l'autre côté des broussailles un grand cri, de l'agitation. Manon, revient précipitamment en arrière et, toujours se préservant derrière le tronc d'un vieux chêne, risque un regard d'interrogation. La fillette, qui semble n'avoir que neuf ans, crie en désignant l'endroit où elle a posé le petit bouquet de maigres fleurs des champs. Les fleurs ne sont plus là: à la place est posée une grosse miche de pain noir, se détachant fortement sur l'herbe tendre et verte et qui sent bon le four chaud. Toute la famille se récrit et n'ose s'emparer du trésor inattendu.

Au même moment, derrière son arbre, Manon à l'impression que son tablier de tissu fin lui semble léger, tout à coup. L'odeur des fleurs champêtre à abandonné ses narines. Elle ouvre le tissu serré, qui semble raplapla tout à coup et regarde étonnée. Vide! Les fleurs ont disparu, pas la moindre trace de pollen ou de pétale égaré entre les plis du linge!

Là-bas, la mère pleure en serrant les mains très fort, en manière d'une prière muette; le père, debout la bouche ouverte sur ses chicots noirs, semble statue de sel. Tous sont pétrifiés, sans plus de paroles ou de gestes. Le temps semble suspendre son vol. On n'entend que le clapotis indifférent de l'onde claire et quelques cris de coucou ou de chants d'oiseaux. L'air est immobile comme un jour d'été et les insectes ne bruissent plus.

Le plus âgé des gosses se lève d'un bond, se courbe prestement comme ferait un adolescent sans problème, attrape le pain miraculeux, en déchire un gros morceau et se goinfre sans demander son reste, s'étouffant presque sous cette nourriture pour lui si rare mais odorante et jouissive à ses papilles.

Sa bouche ne connaît que de trop les racines bien dures à déchiqeter. Ses yeux roulent dans ses orbites de plaisir. C'est comme s'il mangeait du miel, de la Vie, de l'Abondance, de la plus parfaite manne céleste. Toute la famille bouge, se lève, s'approche et s'empare de la boule noire et dodue. Personne ne pense à l'arrivée étrange de ce précieux met sous leurs yeux. Mais oui, c'est du pain! Du pain qu'ils ne mangent guère depuis fort longtemps; en un instant, chacun se trouve pourvu d'un gros morceau de pain bien chaud, à dévorer entre ses mains tremblantes ... ce noble pain qui réconforte le cœur, l'âme et ravi les entrailles des pauvres. Notre pain quotidien.

Manon, regarde, ébahie, le souffle coupé. Puis, une intense prière intérieure monte silencieusement, venant de son cœur noble et généreux: merci, Père du Ciel, merci, Père Eternel, grâces éternelles te soient rendues. Amen. Elle reprend, d'un cœur léger, toujours se dissimulant pour ne point troubler la famille, le retour vers la ferme familiale, les pieds dans ses sabots vilains ne lui faisaient nulle malerie. Ils n'en firent plus jamais.

De ce temps-là, la mère de cette famille, prudente et soigneuse, se saisit d'un morceau de la miche généreuse et miraculeuse pour le glisser pieusement de côté, dans un chiffon malpropre de son baluchon. Ce que l'on de dira pas mais que je veux bien vous confier, c'est que la miche dura plus de six mois. Tous les jours, ils en coupèrent un peu, tous les jours, pourtant, le morceau semblait aussi gros que la veille. Tous les jours en leur cœur rassuré, ils priaient Dieu et lui disait merci; ils faisaient silence sur ce miracle et ne dévoilaient pas leur secret, de crainte qu'on les dise sorciers ou envoûteurs de tous genres.

La famille reprenait peu à peu toutes ses forces vitales, elle retrouvait confiance et figure humaine. Vint le temps où ils se lavèrent, lavèrent leurs haillons. Semblant moins misérable, ils faisaient moins peur en allant à l'aventure sur les chemins d'Occitanie. Un paysan qui manquait de bras, les a retenus près de lui afin de les intégrer dans le peuple agricole de sa grande ferme. Ils n'eurent plus jamais faim car ils avaient du travail, des soins, une condition.

Les enfants grandirent se marièrent et tous prospérèrent longtemps dans les temps difficiles du bas-Moyen Age. Du pain béni, il n'en restait plus depuis longtemps, il avait fait son travail et son temps.

Ne me demandez pas si je vous conte un miracle, moi qui ne crois plus en grand-chose, ou si j'ai écrit une histoire fantastique sortie de mon imagination. Donnez-lui l'air que vous voulez. Cependant, n'oubliez pas que la tradition du bon pain français que nous on laissé nos ancêtres, est un miracle sans cesse renouvelé, de génération en génération.